



Heureusement pour les deux voyageurs... (Page 101.)

que les logements soient préparés d'une façon certaine. Je vous prie donc, milord, de nous devancer au Havre et de veiller à ce que tout soit en ordre à notre arrivée.

Ce fut un nouveau coup pour le duc, coup d'autant plus terrible qu'il était inattendu.

Il balbutia, rougit, mais ne put répondre.

Il avait cru pouvoir se tenir près de Madame pendant le trajet, et savourer ainsi jusqu'au dernier des moments qui lui étaient donnés par la fortune. Mais l'ordre était exprès.

L'amiral, qui l'avait entendu, s'écria aussitôt :

— Le petit canot à la mer !

— La suite au prochain numéro. —

BRAS D'ACIER

PAR

ALFRED DE BRÉHAT

(Suite).

— Quelle direction comptiez-vous suivre au moment où vous m'avez rencontrée ? demanda-t-elle.

— Je ne sais trop, madame. En partant de San-Francisco, on m'a dit que les mines étaient au nord-nord-est ; j'ai toujours marché dans ce sens. Les premiers jours, je rencontrais de temps en temps des gens qui m'indiquaient la route à prendre ; plus tard, je trouvais les traces d'autres mineurs et je les suivais ; mais depuis quatre jours, je n'avais plus rien pour me guider. Je commençais à être bien embarrassé, quand le bon Dieu vous a mise sur mon chemin.

— Alors, peu vous importe où aller, pourvu que vous arriviez aux mines ?

— Oui, madame ; mais il faut d'abord que nous tâchions de retrouver vos amis.

— Ils se rendent aux mines ; ainsi, de toutes les manières, nous ne pouvons mieux faire que de les rejoindre.

— Comme vous voudrez, madame.

Heureusement pour les deux voyageurs, ils avaient débarqué tout près de l'endroit où Bras d'Acier avait retrouvé la trace de Ramon et de Domingo. Depuis deux ans qu'elle parcourait avec son mari les solitudes de la Californie, Berthe commençait à savoir se guider au milieu des bois. D'un autre côté, les deux bandes de Benito et de Bras d'Acier, n'ayant plus aucun motif pour dissimuler leur route, avaient laissé derrière elles des traces faciles à reconnaître.

L'ardent désir de se retrouver au milieu de ses compagnons de voyage, de revoir son mari et surtout de retrouver Pablo, donnait à madame Vandeuilles une force étonnante. Pour toute nourriture, la pauvre femme n'avait cependant que le biscuit de mer que Loïc partageait avec elle ; encore fallait-il se rationner sur la quantité de cet aliment si dur et si peu substantiel, car la provision du petit Breton tirait à sa fin. Avec son admirable confiance dans la Providence, Loïc semblait à peine s'inquiéter de cette menaçante perspective. Il n'en était pas de même de Berthe, quoique la foi de son petit compagnon réagit sur elle et la soutint contre le désespoir.

Elle songeait avec effroi au lendemain, et précipitait encore sa marche, déjà si rapide, pour rejoindre ses compagnons de voyage.

XV

Malgré son habitude de la vie périlleuse des placers, dans laquelle il faut lutter de ruse avec des ennemis que n'arrête aucun scrupule, Pablo se sentait toujours retenu par une sorte

de loyauté chevaleresque qui l'empêchait de frapper des adversaires avant de les avoir mis sur leurs gardes. Bien qu'il fût certain de la mauvaise foi de Benito, et qu'il le soupçonnât de quelque trahison, il ne pouvait se décider à donner le signal de l'attaque.

Deux ou trois fois déjà, il s'était retourné pour lancer le mot d'ordre tant attendu, mais sa bouche s'était refermée sans l'avoir proféré.

Bientôt, cependant, il fallut prendre un parti. On arrivait à l'extrémité de la *canada* ; quelques minutes plus tard, les voyageurs allaient atteindre une sorte de plateau assez large. Une fois là, les compagnons de Benito pouvant remonter à cheval, la troupe de Pablo perdait tous ses avantages. Bras d'Acier songea à madame Vandeuilles, et se retourna vers les ennemis qui le suivaient, avec l'intention bien arrêtée cette fois de donner enfin le signal si longtemps différé.

Son regard perçant examina tour à tour la position de chaque individu et se promena un instant de tous côtés pour s'assurer qu'aucun autre danger ne paraissait à l'horizon.

Tout à coup il fit un mouvement si brusque que Goliath, effrayé, porta vivement la main à sa carabine.

Pablo venait d'apercevoir, bien loin derrière les mineurs, deux personnes qui marchaient dans le même sens que ces derniers. Bientôt des sons étranges, d'une mélodie rude et sauvage, mais non sans charme, parvinrent aux oreilles des mineurs étonnés. Ils s'arrêtèrent et tournèrent la tête vers l'endroit d'où provenait cette musique singulière.

Ils aperçurent alors les deux personnes que Pablo contemplait depuis un instant. Elles étaient encore si loin qu'elle n'apparaissaient que comme deux points noirs à l'extrémité de la sombre *cañada*.

— Ce ne seront pas des Indiens, dit Benito, dont la vue était plus perçante que celle des autres voyageurs.

Le ravin était tellement étroit, surtout à cette place, que deux personnes ne pouvaient